

# LES DÉPOSSÉDÉS DE CHAFIK SHIMI

«Loujeh wa lagfa» est le titre de la pièce, mise en scène par Chafik Shimi, qui a été jouée mardi dernier au Complexe culturel Mohamed Zefzaf à Casablanca. Deux personnages émigrés, aux profils opposés, ont su tenir en haleine le public pour un grand moment de théâtre.

Deux grabats. Un miroir à moitié brisé. Un lavabo maculé. Des vêtements accrochés à des clous. Une petite bibliothèque. Une table aux pieds chancelants. Une ampoule nue. Des murs d'un rose qui se décompose en taches noirâtres. Des tubes ceinturant l'espace. Une tuyauterie en plastique impressionnante. Un tableau de Mohamed Hamidi. Un carton représentant le combat d'Ali avec la tête de la goule. Bienvenue dans le décor sordide de «Loujeh wa lagfa» ! Cette pièce, adaptée par Chafik Shimi des «Emigrés» de Slawomir Mrozek, met en scène deux personnages. Le premier, interprété par Mohamed Khayi, est un intellectuel qui se targue de comprendre les grands enjeux de l'économie mondiale et de la politique internationale.

Le second, interprété par Chafik Shimi, est un rustre accompli. La cohabitation de ce campagnard avec l'intellectuel est très surprenante. Ils vivent terrés dans une cave en pays étranger. Le rustre parle de soucis quotidiens, du temps qu'il fait, de cabines téléphoniques et surtout de nourriture. L'intellectuel tient des propos sur la condition de l'homme, et étudie minutieusement la situation servile de son colocataire. Le campagnard affabule des histoires avec une belle inconnue. L'intellectuel renvoie au phantasme les propos de son vis-à-vis. Bien plus, il les analyse comme une expression de la frustration totale d'un dépossédé.

La conversation entre les deux personnages se poursuit ainsi à deux vitesses. Larbi, le campagnard s'y dévoile plus complexe qu'on ne le croyait de prime abord. Magistralement interprété par Chafik Shimi, ce personnage capte l'attention des spectateurs autant avec ses propos, les expressions de son visage qu'avec la façon dont il se déplace sur scène. Rarement l'on aura vu un comédien marocain posséder autant

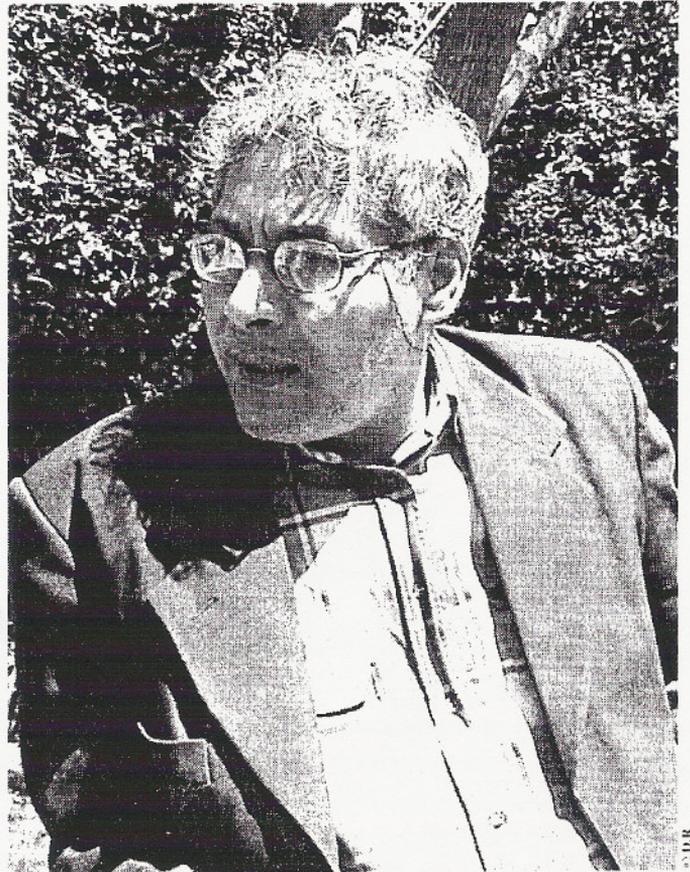
de présence sur scène. Ce personnage oppose des sujets relevant d'un registre organique aux considérations conceptualistes de l'intellectuel. L'un des moments forts de la pièce a trait à l'évocation des mouches par Larbi. Il s'étonne qu'il n'en existe pas dans le pays où il s'est établi. Il s'en remémore affectueusement à la manière proustienne. Et quand l'intellectuel essaie d'orienter la conversation sur un grand sujet, il demande : «Et les mouches» ?

D'autre part, la mise en scène de Chafik Shimi réserve une très large place à la réalité dans le jeu. Les personnages mangent et boivent

*L'un des moments forts de la pièce a trait à l'évocation des mouches par Larbi. Il s'étonne qu'il n'en existe pas dans le pays où il s'est établi. Il s'en remémore affectueusement à la manière proustienne. Et quand l'intellectuel essaie d'orienter la conversation sur un grand sujet, il demande : «Et les mouches» ?*

sur scène. Ils ne simulent pas. Chafik Shimi a également su exploiter l'ampoule nue qui pend du plafond. Du point de vue de la scénographie, cette ampoule a permis de varier les géométries sur scène. Larbi est monté deux fois sur une table pour hausser l'ampoule au rang de troisième personnage.

Toutefois, comme dans toutes les pièces où le décor ne change pas, la mise en scène de Shafik laisse à



• Chafik Shimi.

la longue, en dépit de l'excellent jeu des comédiens. Les composantes qui font la richesse du théâtre ont été chichement exploitées. Les effets de lumière n'ont pas été multipliés. Le son a été complètement inutilisé.

Cela surprend d'autant plus que les personnages parlent de cloches des églises, de sirènes, etc. Introduire un fond sonore aurait doté la pièce d'un surcroît de qualité. Ces réserves n'enlèvent toutefois rien à la valeur de cette pièce où le metteur en scène a soigneusement évité ce rire gras et facile qui empoisonne le théâtre marocain. Il n'a malheureusement pas réussi à éviter les sonneries des portables, malgré

les supplications insistantes avant le début de la pièce. Ces sonneries ont déstabilisé à deux reprises les comédiens qui ont interrompu leur jeu. Certaines personnes persistent à ne pas comprendre que la terre continuera de tourner, même si elles crient leurs portables.

Certaines personnes prennent un malin plaisir à laisser sonner leurs téléphones rien que pour le plaisir de dire : «Je suis au théâtre». Elles seraient fondées de savoir que si la personne à l'autre bout du fil a tant soit peu de goût, elle considérerait leur acte comme une marque totale de grossièreté.